



HOMMAGES A ALICE FULCONIS, présidente de 1999 au 11 février 2017

**Alice, la combattante par
FLORENCE BONNARDEL,
petite-nièce d’Alice Fulconis et journaliste-reporter d’images**

Engagée, dynamique, énergique, autoritaire, sincère, sûrement trop. Voici les premiers mots dits par ceux que j’ai sollicités pour t’évoquer, ma chère Alice. Incroyablement cultivée, intelligente et curieuse. Empathique, sensible, désordonnée dans ta maison et ordonnée dans ta pensée, avec un fort esprit critique dans tous les sens du terme. Tout, absolument tout t’intéressait : même s’il y avait des sujets qu’il valait mieux éviter. La politique en faisait partie ! Dans la famille, il y avaient les gauchistes d’un côté, les conservateurs de l’autre. Mais ça ne faisait pas vraiment de différence, puisque même avec ceux de ton propre camp, tu parvenais à t’énerver ! Et si l’un de nous osait te contredire, qu’il s’arme de courage : il allait droit au combat !

Tu adorais la vie et ton sourire le disait. Chez toi on pouvait débarquer à l’improviste, manger sur un coin de table, camper dans le salon... Les invasions de dernière minute ne te faisaient pas peur. C’était ton côté artiste, l’imprévu t’amusait, tu aimais la spontanéité de l’instant, le joyeux désordre et surtout, la désinvolture de la jeunesse.

Tu avais le sens de la famille et tu nous as témoigné beaucoup d’affection et d’intérêt, à nous tes neveux et nièces. Tu voulais tout savoir de nos vies et tu aimais les particularités de chacun d’entre nous. Hélène était la bonne élève, moi la voyageuse, Alexandre et Guillaume, les beaux garçons doux et gentils, et à Camille tu reconnaissais un sacré franc-parler qui te rappelait certainement le tien. Nous étions ta descendance, toi qui n’avais jamais eu d’enfants. Tu voulais occuper une grande place dans nos vies, et si tu ne la trouvais pas à la hauteur, tu nous le faisais savoir !

Avec ton nom « en is », à Paris, on te pensait d’origine grecque, rien ne pouvait te vexer davantage ! Toi qui étais si fière de tes racines. Tu revendiquais ton comté de Nice, et la vallée de la Tinée comme un ancrage, profond, d’où tu puisais ta solidité et ta force. Malgré cinquante ans de vie parisienne, on pouvait toujours voir dans tes yeux, le reflet de la Méditerranée. Tu la retrouvais d’ailleurs avec beaucoup de bonheur chaque été. Les Alpes-Maritimes c’était le pays de ton enfance, de tes parents et de ta sœur. Cette sœur si différente, si contraire.

Tu le disais toi-même, vous étiez le jour et la nuit. Les deux exactes moitiés d'un même socle, indéfectible, avec en son centre la même fougue, la même force et beaucoup d'étincelles. Deux personnalités puissantes, finalement semblables. Les deux piliers de la famille. A vingt-sept ans, tu as quitté ta province pour conquérir Paris. Tu étais de celles qui savent atteindre leurs objectifs et tu as rapidement rencontré tout le bottin mondain. D'abord agent immobilier puis journaliste, tu défendais avec vigueur la langue française, tu étais féministe, convaincue avant l'heure que la voix des femmes a la même portée que celle des hommes. Et au sein du mouvement des « Femmes responsables », tu savais te faire entendre !

Tu dirigeais la Critique Parisienne d'une main de fer... Et seule la mort, aurait pu te faire céder ta place de Présidente. Sache qu'une

grande tristesse plane sur le Syndicat depuis ton départ. Le vide est immense. Cette revue, tu nous soupçonais de ne pas toujours la lire en entier. Tu n'avais pas tort. On accordait en revanche beaucoup d'attention à ton article, parce que, parfois; tu nous interrogeais ! J'espère que tu nous pardonnes. Une chose est certaine, nous n'avons jamais douté de ton talent pour l'écriture.

Tes amitiés auront duré toute une vie, résistant à bien des tempêtes. Si j'ai souvent été témoin de tes humeurs impétueuses, j'ai aussi été surprise par leur brièveté. Tu te fâchais, mais dix minutes après c'était fini. Et tu disais : « Bon, on va déjeuner ? » Epicurienne, tu ne t'es refusé aucun plaisir de la table et ta silhouette en témoignait. Jamais tu n'aurais sacrifié ta gourmandise pour une taille-mannequin. D'ailleurs tu avais du panache et tu n'avais besoin de rien de plus...

ALICE, LA GARDIENNE DE LA CULTURE

PAR JEAN FOSSEYEUX,

inspecteur général honoraire de l'administration des affaires culturelles

Il y a un mois, la famille d'Alice Fulconis et ses amis antibois se réunissaient en la remarquable cathédrale (Notre-Dame de l'Assomption) d'Antibes, pour saluer Alice une dernière fois et l'accompagner jusqu'au lieu de son dernier repos.

En cette cathédrale chargée d'histoire et empreinte de beauté, dédiée à la méditation et à la prière, ses petits neveu et nièce exprimèrent avec vérité, sincérité et émotion, leur reconnaissance pour les multiples moments de gaieté, de découverte et d'enthousiasme qu'elle leur avait offerts avec la générosité chaleureuse qui la caractérisait. Ils dirent, en ces lieux solennels, le respect et la gratitude qu'elle méritait de la part de ceux qui étaient rassemblés ce jour-là.

La famille, les amis parisiens d'Alice et les différentes associations dont elle a été l'âme vigilante et active, ont souhaité qu'à Paris, dans ce quartier de Montparnasse qu'elle a tant aimé et qu'elle n'a pas voulu quitter, une nouvelle cérémonie religieuse et participative ait lieu pour que tous ceux qui ont connu l'Alice parisienne et bénéficié de ses initiatives multiples, puissent se retrouver et, s'ils le souhaitaient, prier pour elle.

Cette répétition de gestes de même nature et cette messe célébrée dans cette église toute différente de la cathédrale d'Antibes sept

siècles séparent ces deux beaux lieux culturels – mais, comme elle, consacrée à Notre-Dame, est significative et mérite d'être soulignée.

Alice ne pratiquait guère sa religion mais elle croyait et s'appliquait à affirmer, à afficher et à défendre un certain nombre de principes moraux fondamentaux qu'elle devait aux engagements de son enfance, à savoir : l'honnêteté, la fidélité, le respect et la générosité. Ce sont des principes qu'elle a respectés et défendus dans toutes ses entreprises.

Venue à Paris de façon audacieuse et quelque peu ingénue pour y être l'envoyée permanente d'un organe de presse méridional, elle s'est très vite passionnée pour tout ce que Paris peut proposer à ceux qui s'attachent aux idées et à la beauté.

Découvrant des lieux et des paysages nouveaux, des façons de vivre différentes, des individus parfois étranges mais souvent passionnants, elle est devenue parisienne parmi les Parisiennes, au point d'accepter de présider –et cela pendant dix-huit ans – le Syndicat, créé en 1899, de la Critique Parisienne.

A Paris, aussi, elle découvrit que le rôle des femmes dans la Société, dans toutes les sociétés, devait être promu et défendu, et elle devint ainsi la cheville ouvrière de l'association des « Femmes responsables » aux côtés de l'indéfectible amie Jacqueline Legaret.

HOMMAGE

A Paris encore, Alice trouva maintes fois l'occasion de déployer son remarquable sens de l'amitié qu'elle avait déjà mis en œuvre à Antibes. Fidèle, ardente, active, loyale, elle multiplia les cercles, n'hésitant pas à faire se rencontrer les membres des différents réseaux qu'elle animait.

N'hésitant pas non plus à mélanger les genres, elle fut présente et flamboyante auprès de

personnes très diverses, sachant les écouter, les accompagner, les assister en y mettant parfois une détermination batailleuse.

Alice est partie, mais je suis sûr qu'elle souhaite rester, d'une autre façon, avec nous par le lien du respect, de la mémoire, et de la fidélité ; et je pense pouvoir dire en votre nom que nous répondrons positivement à son souhait.

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 MARS 2017

HOMMAGE DE LA VICE-PRÉSIDENTE

Hélène Queuille

Chers Amis,
Chers membres de la Critique Parisienne,

C'est avec une grande émotion que je m'adresse à vous aujourd'hui. Assise à la place de notre Présidente « historique », Alice Fulconis, je dis historique puisqu'elle a été présidente pendant dix-huit ans. Cette émotion vous la partagez tous, je le sais.

Emotion de savoir qu'elle m'avait confié le poste de Vice-présidente pour la seconder certes, mais aussi pour pouvoir l'assister au cas où... Nous étions en totale confiance. Alice était ma plus ancienne amie. Une amie de cœur, une amie fidèle, courageuse, charismatique. Elle était bonne vivante, joyeuse, dynamique, parfois trop autoritaire certes mais ses qualités primaient sa forte autorité.

Elle faisait passer son souffle dans nos réunions. Elle animait avec panache les clubs de lecture, les dîners où nous nous retrouvions après les lectures. Elle était généreuse de ses amis, de ses relations. Jusqu'au bout, Alice s'est investie dans le Syndicat de la Critique Parisienne.

Née sur la Côte d'Azur, elle avait gardé ce timbre chantant du Midi, qu'elle utilisait avec bonheur. Elle avait su aussi conserver les amis de son adolescence, comme notre amie la bâtonnière Véra Aninson, venue spécialement aujourd'hui d'Antibes.

A Paris où elle s'était installée dans les années 60, elle s'était liée d'amitié avec les sœurs Poliakoff, notamment Olga, qui nous avait rejoints. Olga avait participé à un club de lecture pour nous parler de la saga passionnante des Poliakoff. A ce moment-là, nous disposions grâce à Madame Vettraino-Soulard d'une des salles de la faculté de Jussieu. Marie Claude Vettraino-Soulard vient spécialement de Menton pour assister à nos réunions.

Très jeune, Alice Fulconis avait rejoint le mouvement de « Femmes Responsables » que dirigeait Jacqueline Legaret. Jacqueline est également membre de notre syndicat. Alice avait rencontré dans ce mouvement celle qui l'a introduite au Syndicat de la Critique Parisienne.

D'abord Secrétaire générale, sous la présidence de notre ami Michel Baury, présent aujourd'hui parmi nous. Elle avait préparé les événements du Centenaire de notre syndicat en 1999 puis elle a succédé à Michel Baury. Elle s'est totalement consacrée au développement de la Critique Parisienne. Elle a considérablement augmenté de nombre d'adhérents du Syndicat qui est devenu une sorte de club d'amoureux des arts, d'érudits, une réunion d'amis, de relations, de curieux. Elle a porté la Critique Parisienne, l'a dynamisée tout en gardant le secret de la réussite de notre Syndicat. Ce secret, c'est la cooptation.

ALICE. GRATITUDE

Pâques. Résurrection. Me laisser inspirer par la fête de ce jour pour écrire quelques lignes sur le rêve que je crois avoir partagé avec Alice Fulconis.

«Rêve», j'ai écrit... mais aussi désir fou... ambition démesurée... pas seulement, comme on dit, de «donner un sens à sa vie»... mais de laisser derrière soi quelque chose qui nous survive... de déjouer symboliquement la toute-puissance de la mort... de participer, si peu que ce soit, à l'immense chaîne qui, depuis l'art pariétal d'Altamira et de Lascaux, poursuit, de métamorphose et de métamorphose, la représentation du monde et de nous-mêmes par les humains que nous sommes...

Pour Alice, cela s'appelait «travailler à la transmission de l'art et de la culture». Des mots, qui me semblent abîmés par l'usage, mais qui la portaient, elle. Et la poussaient à se dépenser avec foi, ferveur, assiduité, ténacité, générosité.

Alice était une battante. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, chez elle, en 2001, son approche chaleureuse et ensoleillée m'a touchée. Plus que touchée. Je n'en ai pas moins perçu la fermeté et la volonté de cette «Présidente» parlant de «sa» revue,

La Critique Parisienne, née en 1889, qu'elle n'avait donc pas créée, mais dirigeait... une revue à laquelle elle donnait d'elle-même tout ce qu'elle pouvait donner... au moins beaucoup de son cœur, de son temps, de son énergie – voire de sa violence... On la sentait attachée à cette revue comme à un être vivant dont seule la mort peut nous séparer.

La Critique Parisienne lui survit en effet.

J'ajoute qu'Alice ne m'a pas juste offert un accueil, aussi émouvant que secouant. Elle m'a aussi ouvert une revue qu'il lui fallait alimenter tous les six mois. Pour qui elle avait un gros besoin de textes. Mais un besoin qu'elle transformait en appels gracieux tant elle savait manifester de désir et de plaisir pour les papiers qu'elle recevait. Qui ne connaît l'effet produit par l'impression d'être estimé et désiré ?

J'ignore ce qu'il en est de ceux qui, comme moi, ont écrit dans cette revue...

Moi, je me suis toujours, ou presque, sentie libre d'y écrire ce que je voulais écrire.

Une question cependant, aujourd'hui, me tarabuste. Ce qui a été publié de moi dans la Critique Parisienne, l'aurais-je écrit si je n'avais pas su qu'Alice l'attendait en mai, pour la parution de fin juin ? Et en novembre, pour celle de fin décembre ?

Bien sûr que non ! Bien sûr que, sans sa pression amicale, très peu de mes textes qui ont paru dans la Critique Parisienne auraient été écrits !

J'en serais restée à la rêverie, aux émotions confuses et aux bribes d'idées qui suivent une lecture ou la visite d'une exposition. J'aurais reculé devant le labeur... le long pétrissage de mots et de phrases... la lente transformation

d'impressions, de sensations, et de sentiments disparates en une seule pâte... une chair... un texte dont l'auteur ose croire qu'il intéressera d'autres que lui.

Un immense merci, chère Alice, pour ton rôle dans cette incarnation !

Béatrice NODE-LANGLOIS

ANTIBES ET LE MIDI D'ALICE

Alice Fulconis était née à Antibes et demeurée antiboise. Elle revenait fréquemment dans sa ville natale retrouver sa famille, ses amis, la beauté et les couleurs de cette cité maritime que les Grecs créèrent au IV^e siècle avant Jésus-Christ, sous le nom d'Antipolis et qui attira, dès la fin de la Première Guerre mondiale, les peintres, les musiciens et les poètes.



Voici quelques années, après un trop court passage à Antibes, j'avais évoqué avec Alice la vue unique depuis la Garoupe, sur la ville, les remparts, la mer et les montagnes enneigées à l'horizon. *«J'ai été baptisée là-haut, à la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Port»*, m'avait-elle dit. Revenue à Antibes une semaine, en mars 2017, je pensai souvent à Alice durant ce séjour.

le vieil Antibes aux rues et marché couvert animés, ses deux ports, le Vieux Port et le Port Vauban, le Fort carré qui le jouxte et le bastion Saint-André qui abrite le musée d'archéologie ; ses plages, le jardin botanique Thuret, et le merveilleux cap d'Antibes noyé dans la verdure avec ses villas et ses palaces. Oui vraiment, Antibes est une ville qui séduit les yeux et le cœur.

De longue date, une amie et moi-même avons décidé, depuis Antibes, de partir sur les traces des peintres du XX^e siècle qui s'installèrent et travaillèrent dans la ville-même et dans les villages perchés des environs : Vallauris, Biot, Saint-Paul-de-Vence, Vence.

Antibes est certainement une des villes les plus attrayantes et agréables de la Côte d'Azur. Avec ses remparts léchés par la mer et la promenade du front de mer, l'ensemble architectural de la cathédrale et du château Grimaldi et leurs tours sarrasines,

En 1946, Picasso passait l'été à Golfe-Juan et voulait peindre de grandes surfaces. Le conservateur du musée d'Antibes lui proposa d'utiliser des salles du musée et Picasso, séduit par la beauté et la situation du château Grimaldi, accepta aussitôt et travailla tout l'automne comme un *«fou furieux»*, peignant même sur des murs et des plaques de fibrociment lorsqu'il manquait de toiles ! Les oeuvres exposées sont une ode à la joie de vivre, pleines de gaité et de fantaisie.

Les photos en noir et blanc prises par Michel Sima durant ce séjour illustrent ce moment privilégié dans la vie du peintre. L'inspiration est souvent marine et méditerranéenne avec pêcheurs, oursins, faunes et centaures et un monumental «Ulysse et les sirènes». Le musée possède également des céramiques peintes à Vallauris.

La belle collection d'Art contemporain comporte des peintures et des sculptures des plus grands artistes du XX^e siècle. Sur la terrasse, les sculptures se découpent face à la mer et l'effet est magique.

Mais ce qui m'a le plus émue au château Grimaldi est la salle consacrée à Nicolas de Staël : le peintre vécut six mois à Antibes dans une maison non loin du musée, derrière les remparts. Il peignit plus de trois cents toiles dans la solitude de son atelier et parmi celles exposées, «Le Fort carré», dans des tons gris, exprime tout le désespoir du peintre.

Une immense toile inachevée occupe seule un mur. C'est «Le concert», son oeuvre ultime commencée en mars 1955, quelques jours avant qu'il ne mît fin à ses jours.

Ce matin, nous partons vers Vallauris et Biot.

Depuis l'époque romaine le travail de l'argile, destiné à la poterie culinaire, est une tradition à Vallauris. En 1946, Picasso se lie d'amitié avec les propriétaires de l'atelier Madoura, qui l'initient à la poterie et à la céramique. Il s'installe à Vallauris, invente un nouvel art décoratif et réalise avec son enthousiasme habituel de nombreuses oeuvres, donnant une impulsion nouvelle à la production locale. Il accepte de décorer la chapelle désaffectée du prieuré de Vallauris et, en 1952, il peint une immense

fresque : «La Guerre et la Paix», symbolique et humaniste. La chapelle est devenue Musée national Picasso. Nomade, il quitte Vallauris en 1955 pour Cannes, puis Mougins...

Jean Marais vécut à Vallauris de 1973 à sa mort en 1998 et L'Espace Jean Marais expose peintures et sculptures, ces dernières plus intéressantes car plus personnelles, ses toiles étant très influencées par Cocteau.

Déambuler dans les rues est parfois éprouvant car trop de médiocrité s'y étale. Mais on trouve heureusement des oeuvres de qualité, en particulier à la galerie Madoura. La chapelle de la Miséricorde et le bronze de Picasso «L'homme au mouton», place du marché ponctuent la promenade.

Le village de Biot, construit sur un piton, a conservé beaucoup de pittoresque. Ici, la poterie décorative de jardins a remplacé les jarres à huile et vin célèbres depuis l'Antiquité. Mais Biot est surtout renommé pour le verre soufflé. Là aussi le meilleur côtoie le pire !

Le Musée national Fernand Léger, l'artiste



«officiel» de Biot, est en dehors du village, au milieu d'un parc agréable. L'architecture, très sobre, a dû prendre en compte deux oeuvres monumentales : la mosaïque-céramique de cinq cents m² de la façade et le vitrail de cinquante m²

qui éclaire le hall. C'est un musée très intéressant car on suit l'évolution artistique du peintre. On y trouve même la seule toile de sa période impressionniste qu'il n'ait pas détruite ! Toiles, dessins, photos, belles céramiques et bas-reliefs en terre cuite, l'éventail de son oeuvre est complet.

Le jour suivant, notre programme est ambitieux : Saint-Paul-de-Vence et Vence. La route s'élève dans un paysage verdoyant et vers la droite, couronnant la colline, apparaît et grandit un village ceint de murailles : Saint-Paul-de-Vence. Ce fut une cité royale au XVI^e siècle, et les remparts édifiés sur ordre de François I^{er} demeurent inchangés. S'y promener en admirant les maisons de la Renaissance et la vue sur la campagne est un plaisir... royal.

Ecrivains, cinéastes, chanteurs, la liste serait longue de ceux qui fréquentèrent la «Colombe d'or», petite auberge devenue lieu mythique, ou vécurent dans ce village préservé. Chagall quitta Vence atteint par l'urbanisation et s'y réfugia. C'est donc en voisin qu'il composa des mosaïques pour la chapelle de la Fondation Maeght.

Inaugurée en 1964, la Fondation Maeght, cachée dans la verdure au flanc de la colline, face au village, est née de la volonté du marchand d'art et mécène Aimé Maeght. Les bâtiments en béton blanc, disséminés dans les jardins, respectent le paysage. Comme Chagall, beaucoup d'artistes travaillèrent à l'élaboration de la Fondation. Par exemple, Miro avec ses sculptures monumentales, Braque pour le vitrail de la chapelle.

La collection de peintures et sculptures d'artistes du XX^e siècle est impressionnante :

Bonnard, Giacometti, Léger, Tal-Coat, Tapiès... Nous flânonnons un long moment avant de reprendre la route vers Vence.

Aborder Vence est déconcertant : en bas, c'est une ville neuve, banale. Mais en montant à pied, nous découvrons la vieille ville : petites places, fontaines, belle place de la cathédrale et de l'hôtel de ville, cafés aux terrasses accueillantes. Nous humons la Provence ! Mais nous sommes venues surtout pour la chapelle du Rosaire, plus communément appelée «chapelle Matisse», située un peu à l'écart du village.

En 1948, lorsqu'il entreprend l'architecture (aidé par Auguste Perret) et la décoration de la chapelle. Matisse a soixante dix-neuf ans. Il consacre «*quatre ans d'un travail exclusif*» à ce qu'il considère comme son «chef-d'oeuvre» et un testament artistique. Tout est blanc, sauf les vitraux où le bleu pur, le jaune citron et le vert apportent une note de gaieté. Sur les murs de céramique Matisse trace en noir Saint-Dominique, la Vierge et l'Enfant, le chemin de Croix. Il a également créé les ornements sacerdotaux. Il a défini son oeuvre comme «*un art d'équilibre, de pureté, de tranquillité*». Et vraiment, c'est un lieu qui porte à la méditation et la prière.

Sur la route du retour, nous pourrions nous arrêter aux Hauts-de-Cagne. Le château-musée, qui domine la vieille ville, expose des toiles de grands peintres amoureux de la Côte d'Azur. Mais, étourdiés par cette longue journée, nous aspirons à regagner notre terrasse, admirer le coucher de soleil, puis guetter les lumières de la côte et le faisceau du phare de la Garoupe.

Monique VENIER-ZIESEL